

---

# La relation entre père et fille dans *La Place* d'Annie Ernaux : entre crise et réhabilitation

---

## The Relationship Between Father and Daughter in Annie Ernaux's *La Place* : Between Crisis and Rehabilitation

---

ELYSSA REBAÏ

*Université de Blaise Pascal de Clermont-Ferrand*

L'écriture de *La Place*, texte autobiographique écrit par Annie Ernaux, tend à représenter de la manière la plus fidèle possible l'image du père, sa trajectoire sociale marquée par la précarité et la fragilité, mais surtout la dysphorie et la fissure qui marquent sa relation avec sa fille adolescente. Annie Ernaux, adolescente, semble avoir honte de son géniteur. Ce sentiment a pour origine le décalage social, culturel et communicationnel dont souffre le père. La jeune fille se sent scandalisée du langage patois utilisé par son père, de ses manières rustres et de ses origines populaires et modestes. Cette crise relationnelle pousse, par conséquent, l'auteure à chercher à réhabiliter après coup l'image paternelle et à reconnaître son rôle silencieux, mais fondamental dans son élévation sociale, à travers une réconciliation symbolique, seulement possible grâce au projet de l'écriture. Rejetant toute volonté d'idéalisation, l'auteure dévoile sa souffrance et avoue sa trahison envers son géniteur. De cette manière, l'écriture s'avère pour Annie Ernaux un moyen pour conjurer le mal ressenti et atténuer la culpabilité et le regret qui l'envahissent.

**Mots-clés :** trajectoire fragile du père ; crise relationnelle ; décalage ; culpabilité ; élévation sociale ; réhabilitation.

The writing of *La Place*, an autobiographical work by Annie Ernaux, tends to reproduce, as faithfully as possible, the image of the father, with a particular emphasis on his social path, marked by fragility and precariousness, and especially on the dysphoria and the rupture that characterize the relationship with his teenage daughter. The teenager, Annie Ernaux, seems ashamed of her parent. This feeling is due to her father's social, cultural and communicational lag. The young girl feels scandalized by the regional dialect used by her father, his rough manners and his popular and modest origins. Consequently, this relational crisis prompts the author to seek to rehabilitate the image of her late father through a symbolic reconciliation. She, ultimately, recognizes his silent but certainly fundamental role in her social elevation. Rejecting any desire for idealisation, the author reveals her suffering and admits to having betrayed her father. Thus, for Annie Ernaux, writing proves to be a way to drive out the evil she has experienced and mitigate the guilt and regret that take hold of her.

**Keywords:** fragile trajectory of the father; relational crisis; shift; guilt; social elevation; rehabilitation.

« L'homme est un être sociable ; la nature l'a fait pour vivre avec ses semblables », affirme Aristote dans son *Éthique à Nicomaque*. Cette cohabitation idyllique ne paraît cependant pas facile. Elle est dure à atteindre dans un monde en perpétuelle ébullition sociale. Les changements rapides, de l'époque moderne notamment, exacerbent les difficultés de communication et de communion entre les individus à cause des diversités dans les conditions de vie, les valeurs, les langages, les expériences, etc. Cela est particulièrement douloureux entre les membres d'une même famille, mais aussi, par extension, entre les êtres humains qui, à un moment donné, sentent une crise s'instaurer et un fossé se creuser, les séparant désormais de leurs semblables. Le parcours humain n'est désormais qu'une somme de vies fissurées, de relations dépersonnalisées, de communications entravées et de repères irrémédiablement perdus. Ces crises relationnelles, et plus précisément familiales, vont jusqu'à être, de par leur sérieux et gravité, problématisées non seulement dans le domaine psychiatrique, mais aussi dans la production littéraire. Cette volonté d'ausculter la dysphorie familiale est sans doute manifeste depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, chez certains écrivains comme Balzac, Flaubert et Zola ; mais atteint son apogée à partir des années 1980, qui marquent un vrai tournant dans la littérature. En effet, l'écriture contemporaine, dès lors, se penche primordialement sur les histoires de familles, voulant ainsi réinvestir le champ délaissé du passé et restituer les vies dispersées de l'ascendance. L'écrivain contemporain tend ainsi à échafauder des récits de filiation pour exhumer les vestiges d'un héritage en miettes, raccommoier les lambeaux de sa mémoire déchirée et renouer avec lui-même autant qu'avec autrui. Dans cette perspective, *La Place* d'Annie Ernaux, texte auto-socio-biographique, paru en 1983 et couronné par le prix Renaudot en 1984, est principalement consacré à la figure paternelle. Le « je » autobiographique s'exprime pour suturer les plaies de son être et conjurer le mal ressenti envers son père. Rejetant toute ornementation et subjectivité, l'auteure essaie de décrire de la manière la plus fidèle l'existence de son père défunt, tout en expliquant la dysphorie et la tension qui, à partir de l'adolescence, commencent à marquer sa relation avec son géniteur. Ce n'est que plus tard qu'elle avouera la reconnaissance de l'héritage paternel et tâchera, grâce à l'écriture, de revaloriser son père et saluer son rôle certes taciturne, mais déterminant dans son ascension. C'est en écrivant seulement qu'Annie Ernaux essaie, nous semble-t-il, de se racheter.

Ainsi, notre analyse sera tout d'abord axée sur la description de la trajectoire sociale du père, toujours vacillante et instable, ensuite sur les fissures et perturbations qui ont marqué sa relation avec sa fille une fois devenue adolescente. Enfin, sera examinée de près l'entreprise scripturale d'Annie Ernaux, qui consiste à réhabiliter l'image paternelle et même à se réconcilier après coup avec un milieu d'origine brutalement renié pendant sa jeunesse.

## La trajectoire sociale du père

*La Place* retrace l'histoire du père, son évolution personnelle et les vacillements qui ont marqué son existence. Voulant restituer le plus fidèlement possible le passé de cet homme, Annie Ernaux s'appuie sur sa mémoire pour tirer de l'oubli tous les détails lui permettant de cerner l'image paternelle dans toute son épaisseur et sa complexité. Elle rassemble les paroles, les gestes, les goûts de son père, les faits marquants de sa vie et tous les signes objectifs qui le définissent.

La figure paternelle occupe le centre du récit ernausien. Le « je » autobiographique s'efface souvent pour céder la place au « il ». Annie Ernaux tend à restituer la trajectoire professionnelle de son père et à décrire son ascension sociale. En effet, le parent de l'auteure passe sa jeunesse dans un village du pays de Caux, au sein d'une famille nombreuse, entre un père charretier et une mère tisserande. Retiré de l'école à l'âge de douze ans, il devient vacher dans une ferme avant de s'enrôler dans l'armée pendant la Première Guerre mondiale. Le monde étroit dans lequel il a jusque-là vécu et qui se limitait au village, s'élargit soudain, lui faisant découvrir la ville. De retour de la guerre, il quitte définitivement la ferme et commence à travailler dans une usine où il fait la connaissance de celle qui deviendra son épouse peu de temps après. Cherchant à fuir sa condition d'ouvrier, il achète un fonds de commerce et ouvre un café-alimentation. Paysan, ouvrier puis commerçant, le père connaît une certaine ascension sociale, mais se sent toujours tiraillé entre

ses origines paysannes et son nouveau statut. Il s'efforce ainsi de conserver cette „place” qu'il a difficilement gagnée : « Il cherchait à tenir sa place. Paraître plus commerçant qu'ouvrier » (Ernaux, 1983 : 45). Toutefois, il n'a plus, dès lors, d'autre ambition sociale. Il cesse d'évoluer préférant se contenter de ce qu'il possède. Il trouve dans l'ascétisme et la résignation lucide un alibi lui permettant de se défendre contre les protestations de sa famille : « La certitude qu'on ne peut pas être plus heureux qu'on est » (77), ou « Il y avait plus malheureux que nous » (44). Sa vie devient ainsi marquée par la stagnation et la monotonie. Le rythme anesthésiant de cette existence dévorée par la routine est parfaitement traduit dans le passage suivant : „La radio en fond, le défilé des habitués, les mots d'entrée rituels comme les réponses. « Bonjour tout le monde - Bonjour tout seul. » Conversations, la pluie, les maladies, les morts, l'embauche, la sécheresse. Constatation des choses, chant alterné de l'évidence [...]. La même vie désormais pour lui” (76-77).

Bien qu'il se soit libéré du joug de la misère, le père d'Annie Ernaux ne retrouve ni l'existence aisée, ni la quiétude, car la nouvelle situation de petits bourgeois lui impose à nouveau ses lois cruelles : la concurrence des grands magasins, ce qui l'oblige à travailler parfois dans des chantiers ou des usines. L'auteure souligne cette crainte obsédante du commerçant : « Chaque fois qu'un magasin nouveau s'ouvrait dans Y..., [mon père] allait faire un tour du côté, à vélo » (85). D'ailleurs, l'expression « tenir sa place » répétée plusieurs fois dans le texte ernausien devient le leitmotiv de cette situation fragile qui exige beaucoup d'efforts et cache la peur incessante de se trouver à nouveau ouvrier et de tout perdre. L'auteure se souvient des soirées passées par ses parents à compter la recette de l'épicerie. Si le père se sent souvent obligé d'accepter cette réalité décevante, la mère, au contraire, ne désespère pas. Elle lutte envers et contre tout. Elle redouble d'efforts et invente sans cesse des stratagèmes pour garder ses clients, le client étant pour elle un ennemi potentiel qu'il faut séduire et dompter à la fois. Cirque ou théâtre, l'épicerie exige un numéro d'acteur sur un canevas traditionnel à renouveler sans cesse. Cette idée semble plus explicite dans ce passage qui figure dans *Une Femme* d'Annie Ernaux : « Au coup de sonnette, elle entraînait en scène, souriante, la voix patiente pour des questions rituelles sur la santé, les enfants, le jardin. Revenue dans la cuisine, le sourire s'effaçait, elle restait un moment sans parler, épuisée par un rôle où s'unissaient la jubilation et l'amertume de déployer tant d'efforts pour des gens qu'elle soupçonnait d'être prêts à la quitter s'ils „trouvaient moins cher ailleurs” » (Ernaux, 1988 : 53).

De même, cette situation précaire pousse non seulement à la comédie de la bienveillance mais aussi aux calculs mesquins, comme le prouve l'anecdote comique et pourtant si vraie du pain : « On allait chercher le pain à un kilomètre de la maison parce que le boulanger d'à côté ne nous achetait rien » (Ernaux, 1983 : 75). Ainsi, le monde du petit commerçant se scinde, selon le père d'Annie Ernaux, en deux blocs : les bons et les méchants : « D'un côté les bons, ceux qui se servent chez lui, de l'autre, les méchants, les plus nombreux qui vont ailleurs, dans les magasins du centre reconstruits » (75). Néanmoins, en dépit des efforts fournis, les parents d'Annie Ernaux se sentent dépassés, vaincus par la rude concurrence des magasins neufs. La crise qui traverse le commerce traditionnel les touche de plein fouet. Leur épicerie ne peut plus désormais retenir une clientèle populaire ni attirer la petite bourgeoisie : « Le monde allait *ailleurs*, à la Coop, au Familistère, n'importe où. Le client qui pousse alors la porte innocemment paraissait une suprême dérision. Accueilli comme un chien, il payait pour tous ceux qui ne venaient pas » (42). Dès lors, la trajectoire sociale du père ne se fait apparemment que dans la douleur et le vertige. Découragé, le père se résigne « à ce que son commerce ne soit qu'une survivance qui disparaîtrait avec lui » (90). Pour masquer son incapacité à concurrencer les grands magasins, dérober sa déception et oublier son échec social, le père d'Annie Ernaux trouve refuge dans son jardin. Il y travaille tous les après-midi avec plaisir. Son hésitation dans les affaires est compensée par un dur labeur et une volonté sans pareil dès qu'il s'agit de jardinage. Il façonne cette parcelle de terre à sa guise pour en faire un petit chef-d'œuvre dont il est fier. Chaque récolte réussie se révèle comme une vengeance des déboires sociaux. Si les bourgeois se vantent de leurs belles demeures, lui, se vante de son beau jardin bien cultivé et arrangé. La construction toujours marquée par cette envie de démolir et de

reconstruire est encore un moyen adopté par le père afin de fuir les vicissitudes de sa nouvelle situation et la précarité de son statut dans la société. Ainsi, ce père qui a su, après de longs labeurs, assurer une certaine ascension sociale semble incapable de s'extraire carrément de ses origines paysannes.

### Crise relationnelle entre le père et la fille

L'écriture de *La Place* cherche à évoquer la trajectoire sociale du père, mais aussi à dévoiler la distance qui s'est instaurée entre sa fille adolescente et lui. Les images de la complicité heureuse entre la fille et son géniteur renvoient toutes à la période de l'enfance. Le père amène souvent sa fille au cirque, à la foire et même au manège : « Toujours prêt à m'emmener au cirque, aux films *bêtes*, au feu d'artifice. A la foire, on montait dans le train fantôme, l'Himalaya, on entrait voir la femme la plus grosse du monde » (Ernaux 1983 : 65). Toutefois, ces moments de félicité, d'entente et de partage s'évanouissent dès que la fille atteint l'âge de l'adolescence, temps où tout ce qui la touche de près ou de loin lui est étranger, indifférent. A vrai dire, une grande crise éclate entre le père et sa fille et un grand fossé se creuse de plus en plus entre eux. La jeune Annie Ernaux semble avoir honte de son géniteur. Ce sentiment a pour origine le décalage culturel. En effet, l'adolescente se sent scandalisée du langage utilisé par son père : « Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent » (64). En réalité, le père, qui a quitté l'école à l'âge de douze ans, porte tout au long de sa vie l'anathème des personnes illettrées. Il parle désormais une langue hybride, mélange de patois et de français incorrect. L'auteure essaie souvent de corriger les fautes de son père, mais celui-ci, se sentant vexé et humilié, se laisse emporter par la colère et l'indignation : « Puisque ma maîtresse me „reprenait”, plus tard, j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que „se parterrer” ou „quart moins d'onze heures” n'existaient pas. Il est entré dans une violente colère. Une autre fois : „Comment voulez-vous que je ne me fasse pas reprendre, si vous parlez mal tout le temps !” Je pleurais. Il était malheureux » (64).

Dans la même perspective, l'écrivaine relate l'épisode douloureux vécu jadis par son père dans son rapport avec le langage : un jour, chez le notaire, il n'a pas su écrire l'expression « lu et approuvé » de manière correcte. Il l'a changée en « à prouver » tant ce langage lui paraissait étranger et inconnu. Se sentant humilié, le père essaie donc de se protéger sous la carapace de l'indifférence. Le seul refuge de cet homme humble est l'attitude intelligente qui consiste à percevoir son infériorité et à la refuser, en la cachant au mieux possible : « Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi, je n'en ai pas besoin pour vivre » (83). Mais il essaie quand même de parler avec précaution devant les personnes qu'il juge importantes, de peur de susciter leur raillerie. Ce complexe d'infériorité fait naître chez lui l'obsession « de ce que pens(ent) les autres » (67) : « Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant „n'est-ce pas” ou simplement „pas” avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers » (63).

De plus, le langage ne constitue pas le seul terrain conflictuel entre le père et sa fille. Annie Ernaux se plaint souvent des manières rustres et des coutumes frustrantes de son père. A l'école, la jeune fille apprend qu'on doit parler calmement, en détachant les mots, tandis que son père parle à haute voix, qu'on ne doit pas hausser la voix et qu'on doit éternuer discrètement, contrairement à son parent qui crache et éternue avec plaisir dans la cour. La jeune érudite s'indigne aussi contre son parent quand elle remarque que celui-ci dort avec son tricot de corps, se lave une fois la semaine et ne conçoit pas qu'un homme peut se parfumer. Il refuse aussi de se servir de la salle de bain installée à l'étage, préférant se débarbouiller dans la cuisine.

Par ailleurs, la honte ressentie par l'adolescente envers son père n'est pas uniquement culturelle et comportementale, mais aussi sociale. En effet, la fille se sent humiliée parce qu'elle est originaire d'un milieu populaire et démuné. Bien entendu, la fille choisit souvent d'inviter à la maison des filles « sans préjugés » et annonce : « Tu sais, chez nous, *c'est simple* » (93). L'adjectif „simple” ac-

quiert à travers cet emploi une connotation péjorative de « peu distingué », valeur euphémisante ici pour masquer le sentiment d'infériorité. Conscient, lui aussi, de son infériorité sociale, le père d'Annie Ernaux affiche les valeurs de la politesse et de l'hospitalité devant les personnes haut placées afin de réduire ce complexe et relativiser sa souffrance. Ainsi, il multiplie les efforts lorsque sa fille invite une amie et se met en grand dimanche pour recevoir son futur gendre : « Pour recevoir ce jeune homme, il a mis une cravate, échangé ses bleus contre un pantalon du dimanche [...]. Il lui a montré son jardin, le garage qu'il avait construit tout seul, de ses mains. Offrande de ce qu'il savait faire, avec l'espoir que sa valeur serait reconnue de ce garçon qui aimait sa fille » (94).

Dans cette perspective, Pierre Bourdieu montre dans son œuvre *La Distinction* (1977) le recours de la classe des petits bourgeois à laquelle appartient le père d'Annie Ernaux aux valeurs de l'ascétisme et de la politesse telles que la modestie, la modération, l'amabilité, l'abstinence voire même l'hospitalité. Ces vertus permettent effectivement à cette classe sociale moyenne de relativiser le complexe d'infériorité et de compenser ce dont elle est privée. Mais toutes les tentatives du père semblent vaines, car incapables de changer le regard dédaigneux et irrité de sa fille et de réduire la distance qui les sépare de plus en plus. En effet, l'infériorité langagière et sociale du père révolte de plus en plus la jeune fille. Loin d'éprouver l'angoisse de la séparation au sens freudien, Annie Ernaux manifeste au contraire une ferme volonté de s'éloigner de sa cellule familiale autant mentalement que physiquement. Elle s'enferme dans sa chambre, limitant ses contacts avec son père : « Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais pas à la maison. Je faisais de l'ironie. C'est le temps où tout ce qui me touche de près ou de loin m'est étranger » (79).

Se sentant incomprise dans son milieu, Annie Ernaux décide de renier toutes les visions qu'elle partageait jusque-là avec son père. Elle cherche à affirmer son indépendance et sa liberté. Tournant le dos à son milieu d'enfance jugé stérile, ridicule et borné, la jeune fille opte pour un nouveau système inculqué par l'école. Là-bas, elle apprend que la première arme dont doit se servir l'individu pour monter l'échelle sociale est, bien évidemment, la conquête du langage élitaire. Ainsi, la jeune adolescente se jette corps et âme dans la lecture : « Ces livres ne parlent pas comme nous, ils ont leurs mots à eux, leurs tournures qui m'avertissent du monde différent du mien. Ces mots me fascinent, je veux les attraper, les mettre sur moi, dans mon écriture. [...] C'était pour vivre dans un monde plus beau, plus pur, plus riche que le mien. Tout entier en mots. Je les aime les mots des livres, je les apprends tous » (Ernaux, 1984 : 76-77).

L'auteure, étant jeune, s'adonne de cette manière à un certain bovarysme intellectuel<sup>1</sup>. Le langage devient le sésame qui permet d'accéder à un monde plus rayonnant, celui de la bourgeoisie. Pour elle, la littérature seule marque sa supériorité par rapport à ses parents : « La littérature, surtout la littérature, pour flotter au-dessus de tout le monde, les emmerder. La vraie supériorité » (Ernaux, 1984 : 157). Cette distanciation mentale devient désormais physique. La réussite d'Annie Ernaux dans le concours du Capès et son mariage avec un homme bourgeois annoncent sa rupture concrète et apparemment irréversible avec ses parents, mais surtout avec son père. Ainsi, devant cette froideur, cette impassibilité et ce dédain affichés par la jeune fille, le père ne peut être que secoué, pétrifié, presque désespéré. Il ressent qu'il n'est plus utile pour elle : « Il perd sa fierté à cinquante-neuf ans. „Je ne suis plus bon à rien” » (87) ; situation dure à accepter pour ce père qui se voit non seulement exclu parmi les gens, mais aussi et surtout, au sein même de sa famille et de la part de sa propre progéniture. Sa fille semble fuir vers un ailleurs qu'il ne peut lui assurer. Elle délaisse le foyer familial et émigre, petit à petit, vers le monde bourgeois. Ainsi, fortement déconcerté, le père assiste impuissant à l'effritement qui marque sa relation avec sa progéniture : « Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études » (80). Dans cet exemple, le silence qui accable le père s'établit, nous semble-t-il, comme un mur, voire un obstacle infranchissable. D'ailleurs, le verbe « oser » prouve ici la crainte éprouvée par le parent

<sup>1</sup> Le bovarysme intellectuel est un caractère déjà évoqué au XIX<sup>e</sup> siècle, précisément chez Flaubert lorsqu'il dépeint son héroïne Emma Bovary qui, elle aussi, se trouvant impuissante à s'adapter à son milieu, se plonge corps et âme dans les lectures.

à chaque fois qu'il s'approche de son enfant. Il a sans doute envie de renouer avec elle, mais il freine ses tentatives et cache son émotion devant sa froideur et son irritabilité fracassante. L'adverbe de négation « ne/plus » montre aussi cette subversion situationnelle.

### La réhabilitation de l'héritage paternel

Annie Ernaux, ce transfuge social, qui a renié sa famille et a tourné le dos à ses origines pour un monde plus rayonnant et plus riche, se révèle, après un certain temps, désenchantée et blasée. Cet univers bourgeois dans lequel elle se jette corps et âme se révèle décevant. Il n'est qu'une façade, un artifice trompeur derrière lequel se cachent des horreurs : « Il y avait quelque chose de bizarre, de pas descriptible, le dépaysement complet [...]. Ça ne paraissait pas vrai [...]. Tout le monde jouait à faire semblant » (Ernaux, 1984 : 53-55). L'auteure, après quelques années de maturité, comprend tardivement que la politesse des familles bourgeoises n'est qu'un leurre et que les questions qu'on se pose avec le plus vif intérêt ne sont qu'une convention tandis que se cachent, derrière la facette grossière et rude des gens populaires, tout l'amour et toute la sincérité : « La politesse entre parents et enfants m'est demeurée longtemps un mystère. J'ai mis aussi des années à comprendre l'extrême gentillesse que des personnes bien éduquées manifestent dans leur simple bonjour. J'avais honte, je ne méritais pas tant d'égards [...]. Puis, je me suis aperçue que ces questions posées avec l'air d'un intérêt pressant, ces sourires, n'avaient pas plus de sens que de manger bouche fermée ou de se moucher discrètement » (Ernaux, 1983 : 72).

Cette même idée est encore perceptible dans le passage suivant, où Annie Ernaux tourne en ridicule les manières insensées de la famille de son mari : « J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor [...]. Dans sa famille par exemple, si l'on cassait un verre, quelqu'un s'écriait aussitôt : n'y touchez pas, il est brisé » (96-97). Profondément déçue par le monde bourgeois, la jeune femme cherche à réhabiliter l'image de son père, cet homme certes borné et peu ambitieux, mais dévoué et aimant. Elle ne reconnaît que trop tard la valeur de celui-ci et son rôle muet, mais fondamental dans son élévation sociale. Bien qu'elle se révèle incapable de renouer avec son père défunt, elle essaie à travers l'écriture de *La Place* de le rejoindre et de s'unir avec lui, du moins symboliquement, grâce à une écriture plate, neutre et objective, permettant de restituer l'existence de cet homme et de ressusciter sans ornementation ni fioriture ses faits et gestes, qui au-delà de leur insignifiance, cachent un amour débordant et une sincérité sans égale.

En réalité, Annie Ernaux, une fois adulte, avoue que c'est grâce à son père qu'elle est devenue instruite et cultivée. Elle lui doit ce qu'elle est maintenant. En effet, c'est lui qui a conduit sa fille quand elle était petite sur son vélo à l'école. « Ce passeur entre deux rives » tend à lui épargner toute fatigue, lui qui faisait deux kilomètres à pied pour arriver à l'école, étant jeune. C'est lui aussi qui encourage sans cesse sa fille à ne pas lâcher prise et à être attentive et assidue dans ses études. Ne vivant que dans l'espoir de la voir gravir les échelons de la réussite, cet homme à l'esprit étriqué l'emmène encore à la bibliothèque pour emprunter des livres. C'est lui qui pousse la porte, ouvrant ainsi le passage vers ce vaste univers d'érudition. Il semble ainsi répondre au paramètre de « fonctionnalité » (1972 : 86-110), très cher à Philippe Hamon : en effet, bien qu'il n'émigre pas avec sa fille dans le monde de la culture et du savoir, c'est lui qui l'y conduit, l'encourage à apprendre et à se frayer son propre chemin.

L'auteure se rappelle encore la tentative de son père de poursuivre, en dépit de leur rupture, sa fonction économique, en offrant son épargne au jeune couple. Ainsi, l'acte en lui-même est très émouvant et peut rappeler le dévouement du père Goriot, personnage balzacien typique du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Déjà, l'allusion à ce protagoniste au début de l'œuvre, dont la jeune femme doit analyser, à travers un extrait, les traits caractéristiques, lors de l'épreuve de Capès est emblématique. Si le père Goriot sacrifie sa vie pour ses filles, le père de l'auteure a sacrifié, à son instar, son propre rêve, qui consiste à acheter une brasserie au profit de celui de sa fille. L'on pourrait désormais dire que le père ernausien, figure moderne du XX<sup>e</sup> siècle, pourrait se déclarer en

quelque sorte comme le fils spirituel du père Goriot, personnage-type du siècle antécédent. De ce fait, les siècles littéraires ne rompent pas avec ceux qui les précèdent. Ils n'en sont en réalité que la continuité.

Ainsi, Annie Ernaux tente à travers cette œuvre de réhabiliter l'héritage paternel tant renié. Rejetant toute volonté de « sensibilisme » et d'idéalisation, l'auteure dévoile sa souffrance et avoue sa trahison envers son géniteur : « Personne ne pense mal de son père ou de sa mère. Il n'y a que moi » (Ernaux, 1984 : 99). De cette manière, l'écriture s'avère pour Annie Ernaux un moyen pour conjurer le mal ressenti et atténuer la culpabilité et le regret qui l'envahissent : « Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé » (Ernaux, 1983 : 24).

L'objectif de la femme adulte consiste non seulement à retracer l'histoire individuelle de son père, mais aussi à révéler la trame significative de tout un univers, notamment le monde des commerçants. Le père n'est en réalité que le symbole de toute une classe sociale. De cette manière, la frontière entre l'individuel et le social est donc annulée puisque c'est à travers le singulier qu'on réussit à saisir le pluriel : « L'intime est encore et toujours du social parce qu'un moi pur, où les autres, les lois, l'histoire ne seraient pas présents est inconcevable » (Ernaux, 2011 : 152). La trajectoire sociale et professionnelle du père, ses habitudes, ses visions et ses goûts renvoient à la classe populaire. Le « je » autobiographique évoque la figure paternelle, entité individuelle, pour embrasser un portrait pluriel : « C'est dans la manière dont les gens s'assoient et s'ennuient dans les salles d'attente, interpellent leurs enfants, font au revoir sur les quais de gare que j'ai cherché la figure de mon père. J'ai retrouvé dans ces êtres anonymes rencontrés n'importe où, porteurs à leur insu des signes de force ou d'humiliation, la réalité oubliée d'une condition » (Ernaux, 1983 : 100).

Ce passage montre donc le jeu d'échos entre la singularité et la pluralité : c'est dans l'individuel qu'on cerne le social et c'est dans le social qu'on relève l'individuel. L'auteure de *La Place* voudrait ainsi élucider le comportement paternel, mais aussi comprendre le monde ouvrier qu'elle a cruellement rejeté. Elle cherche à trouver à son milieu originaire des circonstances atténuantes et même une certaine dignité. En se mettant à la place de chaque homme appartenant à la même classe sociale que son père, elle se rend compte que ces individus ne peuvent pas se comporter autrement, engloutis qu'ils sont par le système capitaliste qui broie les plus faibles, sans tenir compte de leur bonne volonté ni de leurs efforts. Ces gens dont la vie demeure soumise à la nécessité, dont l'enfance est très peu scolarisée et dont l'avenir semble bouché par la modernisation commerciale, se sentent tenaillés par le destin. Nulle élévation ne semble possible. Ainsi, l'auteure déduit que seul le monde auquel appartient son père peut comprendre ce qu'est « l'expérience des limites » (113).

Par ailleurs, l'écrivaine cherche à comprendre la destinée de la classe sociale à laquelle appartient son père et à célébrer les valeurs véridiques que les gens modestes s'acharnent à préserver malgré la dureté de leur vie. En effet, ce n'est qu'après avoir décelé le caractère artificiel voire inauthentique de la classe bourgeoise que la narratrice a pu mesurer l'authenticité de son milieu originaire. Face à la mesquinerie et à la froideur des bourgeois qui multiplient les égards apparents sans leur donner de signification réelle, se révèlent la sincérité et la spontanéité des gens populaires. En réalité, le rituel qui entoure la mort du père donne à Ernaux l'occasion de préciser l'opposition des milieux socioculturels. Si les conventions bourgeoises exigent les larmes, le silence et la dignité, les clients du café, quant à eux, estiment nécessaire de commenter l'événement avec beaucoup d'émotion devant la famille proche du défunt. Pour eux, se taire passerait pour une marque d'indifférence.

Cette dignité se traduit encore dans le comportement du père. Bien entendu, cette valeur se manifeste dans son désir de ne pas froisser les autres, de ne pas paraître envieux ou curieux. Etant donné sa nature respectueuse, le père de l'auteure ne regarde pas les légumes du jardin voisin, à moins d'y avoir été convié par un signe, un sourire ou un petit mot. Ainsi, dans *La Place*, Annie

Ernaux dresse les caractéristiques de son père ainsi que le comportement général d'une classe certes humiliée et restreinte, mais digne et vertueuse.

*La Place* d'Annie Ernaux reconstitue, maillon par maillon, la chaîne du destin du père, destin ambivalent, partagé entre le labeur et la résignation, l'espoir et la crainte, la fierté et l'humiliation, la communication et le silence, le reniement et la réhabilitation. Ayant pour seul secours sa mémoire, Annie Ernaux semble réussir à édifier le mausolée définitif consacré à son père, seul lieu où il soit désormais possible de visiter sa mémoire. Décantés, purifiés, les souvenirs ernausiens se rattachant à son géniteur perdent à jamais leur venin. En témoignage le refus ferme de l'auteure dans la préface d'*Une Femme* de revenir, dans une autre œuvre, sur la mort de son père : « je ne peux pas décrire ces moments parce que je l'ai déjà fait dans un autre livre, c'est-à-dire qu'il n'y aura jamais aucun autre récit possible, avec d'autres mots, un autre ordre des phrases » (Ernaux, 1988 : préface).

### **BIBLIOGRAPHIE :**

- ERNAUX, Annie (1983). *La Place*. « Folio ». Paris : Gallimard.  
ERNAUX, Annie (1984). *Les armoires vides*. « Folio ». Paris : Gallimard.  
ERNAUX, Annie (1988). *Une femme*. « Folio ». Paris : Gallimard.  
ERNAUX, Annie (2011). *L'Écriture comme un couteau*. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet. « Folio ». Paris : Gallimard.

\*\*\*

- BOURDIEU, Pierre (1979). *La Distinction*. Paris : Minuit.  
HAMON, Philippe (1972). Pour un statut sémiologique du personnage. *Littérature*, N°6, Mai 1972, 86-110.  
SAVÉAN, Marie-France (1994). *La Place et Une Femme d'Annie Ernaux*. « Foliothèque ». Paris : Gallimard.